

—Est-ce que monsieur le baron ne veut pas se mettre au lit ?

— Non, j'ai dormi en chemin de fer et je n'ai plus de sommeil.

Antoine demeurait debout devant son maître et n'osait lui parler de son oncle défunt.

—Antoine, reprit le baron, depuis combien d'années es-tu au service de ma famille ?

—Ma foi, monsieur, répondit le vieillard, j'ai soixante-dix ans bientôt et j'en avais quinze à peine lorsque votre grand-père me prit comme groom. Ça ne s'appelait pas comme ça, il est vrai, mais le métier était le même : je montais derrière le cabriolet, j'accompagnais M. le baron quand il sortait à cheval.

—Et mon grand-père était riche alors ?

—Oui, monsieur.

—Très-riche ?

—Oh ! non pas comme il l'est devenu depuis.

—Vraiment !

—C'est surtout en 1814 que M. le baron a doublé sa fortune en échangeant des terrains considérables qu'il avait aux Champs-Élysées contre des maisons toutes bâties sur le boulevard de Gand.

—Mais enfin, quel chiffre de fortune pouvait-il avoir auparavant ?

—Mon Dieu, monsieur le baron, dit Antoine, aujourd'hui on parle de cent mille francs de rente comme d'une aisance honnête ; mais alors un homme qu'on qualifiait de millionnaire ne l'était pas toujours. Je suis bien sûr que M. le baron votre grand-père n'avait pas plus de sept ou huit cent mille francs quand 1814 arriva.

—C'est bien, Antoine, dit le baron ; je te remercie. Va te coucher, mon ami. As-tu des lettres pour moi ?

—Une seule, arrivée hier par la poste.

Antoine sortit et revint une minute après, un plateau à la main.

Le baron tressaillit en prenant la lettre qui se trouvait dessus. Il avait reconnu une mignonne écriture un peu allongée et qui trahissait une main de femme.

Antoine se retira discrètement, et le baron ouvrit la lettre avec empressement.

Quelle autre femme que Pauline de Valscres aurait pu lui écrire ?

C'était elle, en effet ; mais, dès les premières lignes, l'émo-

tion joyeuse du baron fit place à un froncement de sourcils et à une légère pâleur.

Pauline écrivait :

“ Mon ami,

“ M. Léon de Courtenay s'est chargé de nous apprendre la mort de votre excellent oncle et je partage toute votre douleur.

“ Mais j'espère que vous allez revenir à Paris, et je vous écris en hâte, en quelques mots, d'une main fiévreuse et tremblante, car votre Pauline est tourmentée depuis trois jours et livrée aux plus affreuses inquiétudes.

“ Mon père est parti précipitamment pour Londres lundi soir.

“ Nous étions à table, dans le jardin, causant de vous et de notre bonheur futur. Mon père paraissait être le plus heureux des hommes. Tout à coup on sonne ; un domestique court à la grille et revient avec un homme que je reconnais pour l'employé du télégraphe.

“ Vous pensez bien qu'aujourd'hui que le télégramme est passé dans nos murs, la vue d'une dépêche ne saurait produire une grande émotion.

“ Eh bien, cependant, j'ai eu froid au cœur, et un pressentiment s'est emparé de moi.

“ La dépêche venait de Londres.

“ Mon père a pâli en la lisant.

“—Mon enfant, m'a-t-il dit, il faut que je parte ce soir ; il y va de sommes considérables. J'apprends que mes correspondants de Liverpool et de Dublin viennent de suspendre leurs paiements.

“ J'ai vu mon père livrer souvent ce qu'il appelle des batailles financières et jouer ces parties hasardeuses avec un calme inouï.

“ Cette fois, il a paru comme terrassé. Voici trois jours qu'il est parti et je suis sans nouvelles.

“ Votre PAULINE désolée.”

“ Paul, mon ami, mon mari bientôt, aussitôt que vous serez arrivé, venez, je suis à demi folle de terreur et je me meurs d'inquiétude.

Cette lettre échappa aux mains du baron, et une fois encore la figure grimée de Simon le mendiant traversa son cerveau épouvanté.



Pauline faisait sa promenade dans le jardin.